

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)**70. Val-Richer, Vendredi 27 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

70. Val-Richer, Vendredi 27 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-10-27

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'aimerais mieux vous voir que vous savoir faible.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°115/152-153

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 256, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/474-478

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°70. Vendredi 27. 2 heures

J'aimerais mieux vous voir que vous savoir faible. Je vous l'ai déjà dit une fois : je crois à la puissance de l'affection pour soulager, même physiquement. N'y eut-il que du mal à partager et ce qui est bien pis, à regarder sans le partager, j'y voudrais encore être. Il faut toujours y être. J'y serai mardi. Ce jour-là j'espère, votre mal sera passé, et pour votre mal je ne vous serai bon à rien. Ce jour là ! Tous les jours qui suivront ce jour-là ! Il y a des joies comme des peines, dont je ne sais pas, dont je ne veux pas parler. Il est impossible de ne pas mépriser la parole quand on la met à côté.

Je comprends que M. Molé soit constant. Constantine, après les deux mariages, cela fait trois bonnes fortunes. Je suis bien aise qu'il soit de bonne humeur. Je n'ai pas l'intention d'être de mauvaise humeur. Il n'y a évidemment, en ce moment, point de question ministérielle, et je ne connais rien de si ridicule que d'en vouloir faire où il n'y en a pas. Il n'y a que des positions à garder ou à prendre, et de nouvelles preuves à faire chaque jour. C'est là mon seul dessein. L'occasion, je crois, ne manquera pas. La Chambre future, si je ne me trompe, ne se donnera à personne. Il faudra la prendre. Nous causerons aussi de tout cela, mais après, bien après. Du reste, il me semble que nous aurons du temps pour tout.

Je reçois ce matin une lettre de Mad. de Dino qui me presse de nouveau pour Rochecotte. Elle y sera établie le 7 ou 8 novembre. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'irai pas. Je lui répondrai demain. Je n'ai du reste nul embarras à n'y pas aller. Je lui avais dit que peut-être en retournant à Paris, il me serait possible de passer de son côté. Mais les élections me rappellent. Il faut que j'aille directement ; et puis que je mette fin à mes courses de cet été. J'en ai tant fait ! Les bonnes raisons ne manquent jamais.

La Duchesse de Broglie m'écrit aussi pour se plaindre un peu que je n'aie pas, avec tous les miens, passer quinze jours à Broglie. Elle y va le 6 novembre jusqu'à l'ouverture de la session. Je la trouverai encore à Péris. J'en suis bien aise. Voilà bien des braves gens qui se sont fait tuer. J'espère que le général, Perregaux guérira. C'est un officier très distingué, un homme d'esprit et d'esprit assez haut, bien plus d'esprit que le général Danrémont qu'il aimait beaucoup. Je connais tous ceux dont je viens de lire le nom dans le bulletin. Chagrin à part, c'est une étrange impression que d'apprendre qu'un homme qu'on a beaucoup vu, qu'on n'a vu et su que plein de vie, a cessé tout à coup de vivre. On a grand peine à y croire. Je ne sais pas si l'Afrique nous servira jamais à grand chose ; mais je suis bien aise que l'esprit militaire conserve quelque part un aliment et un théâtre. Je l'honore beaucoup. Il y a des vertus qui se perdraient en ce monde si la guerre en disparaissait.

Vous voyez bien qu'il faut que je ne vous écrive plus. Je n'y ai plus le cœur. Encore un mot Dimanche et puis ! Adieu. Je repars dans deux heures pour aller dîner à Lisieux. Adieu. Adieu. Lisieux, Samedi 8 heures. Vous auriez dû avoir vendredi, à 11 heures, ma lettre par M. Génie. Vous l'aurez eue à 6 heures. Adieu. Adieu. Comment pouvez-vous imaginer que j'ai regret à quitter la campagne ? Quand j'aimerais extrêmement la campagne, je n'y penserai pas seulement une minute aujourd'hui. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 70. Val-Richer, Vendredi 27 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 06/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1014>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur256

Date précise de la lettreVendredi 27 octobre 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
